

Introduction*

Du peintre-philosophe Paul Chenavard (1807-1895), de l'ornemaniste Claude-Aimé Chenavard (1798-1838) et de l'architecte Antoine-Marie Chenavard (1787-1883), ce dernier demeure sans conteste le plus méconnu (*fig. 1*). Dans son *Dictionnaire des architectes français* paru en 1872¹, Adolphe Lance confond les prénoms, les travaux et les publications de Claude-Aimé et d'Antoine-Marie malgré la sûreté apparente de ses sources [*Rens. part.*]. Dès 1858, les biographes établissent une filiation fraternelle entre les trois hommes, qu'il s'agisse de Gustave Vapereau², de David de Penanrun et d'Edmond Delaire³ ou plus récemment d'Élisabeth Hardouin-Fugier, alors qu'à ce jour aucun lien de parenté directe ne peut être établi avec certitude. Plus encore qu'à l'auteur célèbre de *La Palingénésie sociale* (1848, Lyon, musée des Beaux-Arts)⁴, c'est à Claude-Aimé qu'Antoine-Marie a été le plus fréquemment associé, comme si ce dernier avait cherché à s'attribuer la gloire de l'ardent promoteur de l'union des arts et de l'industrie dans une association patronymique qui n'est peut-être pas aussi fortuite qu'elle ne paraît de prime abord. Il est vrai que Claude-Aimé Chenavard ne s'est jamais présenté comme décorateur ou ornemaniste mais bien comme architecte, notamment en 1829 lorsqu'il devint dessinateur attaché au Mobilier de la Couronne⁵. Là réside sans nul doute l'origine d'une confusion qui devait perdurer tardivement et cette remarque s'applique en particulier au prix Chenavard de l'École des beaux-arts de Paris dont la fondation est invariablement donnée à l'un ou à l'autre. Dissipons immédiatement toute ambiguïté à ce sujet : ce prix est attribué à partir de 1894

par suite de dispositions testamentaires de Jeanne-Marie Thuron, veuve d'Henry Chenavard, en mémoire de son mari et du frère de celui-ci, Claude-Aimé, dans le dessein de soutenir de jeunes artistes (architectes, peintres, sculpteurs ou graveurs) ; la fondation s'accompagnant de la donation à l'École des beaux-arts de Paris d'une collection d'œuvres d'art⁶. L'architecte lyonnais est donc parfaitement étranger à cette fondation. De son vivant, Antoine-Marie Chenavard fait l'objet d'études biographiques confinant parfois à l'hagiographie, à l'image de celle de Jean Roidot publiée dès 1861⁷, soit plus de vingt ans avant la mort de l'architecte lyonnais. En 1884, dans les colonnes de *L'Écho de Fourvière*, Joannès Blanchon, secrétaire de la commission de Fourvière, s'étonne presque que ce « respectable vieillard de 98 [96] ans que l'on voyait parcourir [les] rues la taille droite et le pas assuré » fût déjà mort⁸ ! Il est vrai que le temps semble alors n'avoir aucune prise sur ce « petit vieillard alerte et vigoureux dont le pas rapide protestait contre ses quatre-vingt-quinze ans⁹ », écrit un contemporain. La même année, la Société académique d'architecture de Lyon ouvre un concours dédié à la mémoire de son doyen, à « l'artiste, à l'homme bon, simple et dévoué », invitant les candidats à s'inspirer du caractère pur de l'architecture du maître lyonnais. Si le projet du lauréat – un certain Perrier – ne nous est pas parvenu, le règlement suggère de concevoir « soit un tombeau, soit une sorte de frontispice rappelant ses divers travaux », témoignant ainsi du goût de Chenavard pour l'art funéraire¹⁰. Architecte, dessinateur, homme de lettres ou poète, doyen enfin de la Société acadé-

* Mes remerciements s'adressent à Jean Burdy, Michel Chomarar, François-Régis Cottin (†), Anne-Marie Delattre, Paul Feuga (†), Marie-Agnès Gilot, Pierre Guinard, Élisabeth Hardouin-Fugier, Michel Kneubühler, Jean-Michel Leniaud, Anne-Catherine Marin, Jean-Louis Mestrallet (†) ainsi qu'à Jean-Christophe Stuccilli.



Fig. 1. Germain Deltanger, *Portrait d'Antoine-Marie Chenavard*, huile sur toile, 1882, 131 x 89,5 cm, signé et daté en bas à droite : G.[ermain] Deltanger 1882, Lyon, musée des Beaux-Arts (inv. B 1073).

mique d'architecture de Lyon, Chenavard l'était également de la Société centrale des architectes, ce que ne manque pas de rappeler Charles Lucas dans son hommage admiratif¹¹. Membre correspondant de l'Institut depuis 1855, chevalier de la Légion d'honneur¹², membre honoraire et correspondant de l'Institut royal des architectes britanniques, conseiller honoraire de la Société régionale des architectes du Nord de la France, membre honoraire et lauréat de la Société libre des Beaux-Arts de Paris, autant dire qu'en cette année 1883, la profession voit disparaître l'une de ses figures tutélaires. Fervent zélateur du néo-classicisme dans la première moitié du XIX^e siècle face à l'émergence d'une école néo-romane initiée par son élève Pierre Bossan (1814-1888)¹³, fin lettré possédant un sens inné des mythes qu'il s'emploie à faire revivre dans son œuvre, en tout état de cause, les biographes n'ont de cesse de dépeindre Chenavard en nouvel Orphée, initiant ses semblables aux mystères et aux beautés de l'Antiquité¹⁴. Clair Tisseur dresse le portrait de son maître en Épictète, accusant ses origines modestes, sa santé chétive et sa formation incomplète afin de souligner la volonté indéfectible qui l'a animé sa vie durant, la noblesse d'âme et la rigueur morale auxquelles il s'est élevé ; un artiste autodidacte dont les connaissances solides furent acquises par des études solitaires, loin des ateliers et des écoles. Or, rien n'est moins certain que cette mythologie. Si les travaux se sont multipliés ces vingt dernières années¹⁵, il restait en réalité beaucoup à faire pour appréhender une personnalité aussi complexe.

Le 20 mai 1890, soit sept ans après sa mort, la bibliothèque de l'architecte, son médaillier, sa collection de dessins et de gravures, ainsi que son fonds d'agence sont livrés aux enchères ; le catalogue de la vente, qui a lieu à Lyon, demeure pour l'historien une source de première importance à défaut d'inventaire après décès¹⁶. Son testament, rédigé le 17 février 1882, ne fait mention que de quelques dons d'ouvrage et de pièces graphiques¹⁷. De cet ensemble, il ne subsiste pratiquement rien ; seuls trois ouvrages ont été retrouvés dans les fonds de la Bibliothèque municipale de Lyon, dont une traduction de Vitruve de 1547 et quelques volumes conservés en collection particulière, ultimes reliquats de la dispersion¹⁸. Les rares dessins qui réapparaissent épisodiquement sur le marché de l'art portent le même cachet que les livres de l'architecte, formé d'un cartouche romain avec la mention CHENAVARD ARCH. Si les liasses à caractère professionnel restent encore à découvrir, en revanche, leur inventaire publié dans le catalogue de la vente de 1890 se révèle plus précis que les listes d'œuvres publiées dans

les notices biographiques et cette remarque s'applique en particulier aux commandes privées qui demeurent extrêmement difficiles à documenter. Comme pour prévenir ce naufrage archivistique et visiblement soucieux que les historiens révèlent un jour combien cet honnête homme – ce « patriarche » dont le portrait se décline en Hercule, en Homère, en Philibert de l'Orme enfin – a survécu « [à] la décadence à laquelle il a assisté » (Hardouin-Fugier), Chenavard a pris soin, de son vivant, de remettre à la bibliothèque du Palais des arts (Lyon) des matériaux essentiels parmi lesquels les dessins de son voyage en Grèce, réunis dans deux épais volumes, différents manuscrits dont son dernier *opus* consacré aux théâtres antiques ainsi que trois imposants recueils de lettres¹⁹. Les quelque 1 228 feuillets, pieusement inventoriés par Élisabeth Hardouin-Fugier en 1985²⁰, constituent aujourd'hui encore une source majeure et composent le portrait d'un témoin privilégié de son temps au fil d'une exceptionnelle longévité ; il est vrai qu'il ne lui a manqué que quatre années pour devenir centenaire. L'auteur prendra même le soin de retranscrire certaines lettres dont la lecture difficile risquait de gêner le travail de son biographe. Au fil des pages, sur lesquelles les fragments de correspondance sont soigneusement compulsés par ordre alphabétique – les premières lettres datent de 1805, les dernières, de l'année de sa mort, en 1883 – le lecteur découvre une fabuleuse collection d'autographes réunissant ce qui compte parmi les plus fins esprits du temps : Caruelle d'Aligny, Artaud, Baltard père et fils, Beulé, Biet, Charles Blanc, Blouet, Bonirote, Bonnassieux, Canova, Caristie, Couchaud, Constant-Dufieux, Fabisch, Flandrin, Gilbert, Gisors, Grobon, Hittorff, Ingres, Lebas, Lefuel, Lepsius, Lemot, Lucas, Orsel, Pittakys, Raoul Rochette, Soulyard, Vignon, Visconti et Yemeniz pour ne citer qu'eux. Ces figures de choix, réunies à la manière d'un *thesaurus amicorum*, se côtoient à la faveur d'une construction patiente orchestrée à travers les entreprises éditoriales que Chenavard engage dès 1846, date de la parution de la première relation du voyage en Grèce et dans le Levant réalisé quelques années plus tôt. Au milieu du siècle, à près de soixante ans, l'architecte commence une seconde carrière d'un quart de siècle, inondant littéralement les bibliothèques de ses contemporains de publications ; on n'en compte pas moins d'une vingtaine entre 1831 et 1880. Les trois volumes de lettres se font précisément l'écho de la gestion de ses multiples éditions, de leurs expéditions fractionnées en livraisons successives, sans compter les envois de gravures et de dessins qui fidélisent une clientèle avisée. À la délectation érudite répondent d'innombrables lettres

de compliments qui ne tarissent pas d'éloges quant à l'éternelle jeunesse de l'auteur et son extraordinaire fécondité. En réalité, l'architecte instrumentalise sa postérité à travers le domaine du livre ; Élisabeth Hardouin-Fugier a montré notamment l'importance que revêtait la publication d'une gravure de son portrait par Ingres (1818) au frontispice du recueil de dessins d'Italie qu'il édite en 1861 (*Vue d'Italie, de Sicile et d'Istrie*), plaçant délibérément le peintre devant le fait accompli²¹. Si ces trois volumes soigneusement reliés témoignent de son rayonnement littéraire, archéologique et artistique, les correspondances relatives à ses chantiers sont rares, à l'exception notable du concours pour le monument aux morts des Brotteaux (1817-1818). Dans cette affaire, Chenavard a-t-il cherché à dénoncer sa brutale éviction du projet en produisant pour l'histoire des pièces justificatives essentielles ? Ces sources majeures, l'architecte veillera à les préserver en prenant un soin méticuleux à la mise en forme de ses recueils ; les pages de titre dessinées en Augustaux, les cadres légendés en majuscules, les index figurant en fin de volumes témoignent de véritables scrupules d'imprimeur-typographe. Il est vrai que Chenavard développe très tôt un goût prononcé pour des mises en page à l'antique et s'emploiera à donner à sa production littéraire un caractère archéologique en écho à ses travaux d'architecture ; cette attention s'appliquant à ses publications comme à leurs propres sources manuscrites et iconographiques.

Toujours est-il que son œuvre littéraire devait immanquablement occulter l'œuvre construit qui restait pour ainsi dire entièrement à découvrir, exception faite de ses travaux funéraires et du Grand Théâtre de Lyon, sa réalisation la plus emblématique dont la paternité dut être partagée avec son confrère Jean Pollet (11 floral an III-1839)²². À l'image de l'Opéra de Paris, qui a durablement dissimulé l'œuvre de son concepteur, le Grand Théâtre de Lyon a passé sous silence près de quarante années d'une activité extrêmement féconde. Mais sa postérité se révélera infiniment plus problématique que celle de Charles Garnier puisqu'un siècle et demi après son inauguration, en 1986, Jean Nouvel réduira les façades du chef-d'œuvre de Chenavard à l'état de vestiges fantomatiques ; l'architecte aurait-il goûté à la poésie des ruines à la vue de ses délicates élévations complètement vidées de leur contenu ? L'étendue géographique de son activité donne la véritable mesure de sa notoriété contemporaine. Outre le Lyonnais, dans les années 1810-1840, Chenavard est appelé successivement à Belley (Ain), à Oyonnax (Ain), à Roanne (Loire), à Chalon-sur-Saône (Saône-et-Loire), à Autun (Saône-et-Loire), à Viviers (Ardèche) ou encore à

Avignon (Vaucluse) ; l'architecte œuvre jusqu'aux confins de l'immense diocèse de Lyon qui, jusqu'en 1823, réunit les départements du Rhône, de la Loire et de l'Ain. De toute évidence, le volume d'affaires et l'éloignement des chantiers, qui s'échelonnent le long du Rhône et de la Saône, ont sensiblement nui au suivi des travaux et la création du corps des architectes diocésains en 1848 marquera le terme d'une carrière régionale, même si l'architecte lyonnais demeure attaché pour quelques années encore au diocèse de Belley afin de mener à bien l'achèvement de la cathédrale Saint-Jean-Baptiste. Chenavard accumule fonctions, titres et commandes à l'envi. Que dire enfin de ses travaux religieux, sinon que sa contribution au mouvement néo-médiéval restait insoupçonnée alors qu'elle se révèle aujourd'hui essentielle dans la genèse de la restauration monumentale en France ; les cathédrales de Belley et de Chalon-sur-Saône rejoignant leurs consœurs d'Orléans et de Nantes dans la généalogie du premier âge néo-gothique²³ ? Il faut souligner la rareté des études sur l'architecture troubadour en France, depuis l'exposition *Le Gothique retrouvé avant Viollet-le-Duc* qui s'est tenue en 1979²⁴, au point que Jean-Antoine Alavoine (1778-1834), François Debret (1777-1850)²⁵ tout autant que François Léonard Séheult (1768-1840) qui signe le premier projet d'achèvement de la cathédrale Saint-Pierre de Nantes²⁶, attendent toujours leurs biographes. Les mânes de Viollet-le-Duc semblent encore refuser le jugement de l'histoire aux figures de ce « gothique des Lumières²⁷ » qui, loin de l'esprit de système qui animera bientôt les zéloteurs d'une lecture raisonnée de l'architecture médiévale, cultivent un Moyen Âge fantastique bercé de poésie galante et de tournois héroïques. Il est vrai que dans les premières décennies du XIX^e siècle, Lyon se métamorphose en capitale de l'art troubadour sous l'action de Pierre Révoil (1776-1842), de Fleury Richard (1777-1852), de Michel Grobon (1770-1853), de Pollet comme de Chenavard.

Alors que l'architecte se fige au milieu du siècle en ardent défenseur d'un classicisme rigoureux, on découvre au fil de ses travaux d'école et plus encore de ses voyages un jeune homme curieux et mélancolique, exerçant son regard analytique sur tout ce qui s'offre à sa vue ou presque, parcourant à pied la péninsule italienne, muni de longs roseaux pour mesurer les monuments, cartable et compas sous le bras. Le seul fait de s'aventurer en Sicile dans les années 1810 mérite d'être souligné tant il est vrai que jusqu'aux années 1830, ce fragment d'Italie se situe en marge du voyage qui, timidement, ne se prolonge guère au-delà de Paestum. Chenavard

précède de fait les figures célèbres des années 1840-1850 qui mettront la Sicile et l'art grec à l'honneur, qu'il s'agisse d'Hittorff (1822-1824)²⁸, de Labrouste (1818), de Viollet-le-Duc (1836-1837) ou plus tardivement de Pierre Bossan (1848) et de Charles Garnier (1856). Un recueil de la Bibliothèque municipale de Lyon rend compte des années de formation de l'architecte²⁹, dessinant et copiant d'après Winckelmann, Hancarville³⁰, aux côtés des figures issues de la collection d'antiques du cabinet Hamilton³¹; vases grecs et romains, monnaies, tombeaux antiques et détails d'architecture, mobilier de villas pompéiennes et motifs d'Herculanum, cuves et sépultures étrusques, fresques et stèles funéraires forment autant d'exercices obligés dans une collection de motifs rassemblés par thèmes. Les voyages en Italie (1816-1818 et 1822), en Grèce et dans le Levant (1843-1844) sont exceptionnellement documentés. La principale source relative aux deux séjours de Chenavard en Italie et en Sicile est constituée par quatre volumes de dessins conservés à la Bibliothèque d'art et d'archéologie Jacques-Doucet³², réunissant l'ensemble de ses croquis ainsi que de nombreux calques et contre-épreuves exécutés d'après les dessins de ses confrères Jean Moutier (1791-1874)³³, François-Alexandre Duquesney (1890-1849)³⁴ et Henri Van Cleemputte (1792-1860)³⁵ avec lesquels il voyage entre 1816 et 1818. À ceux-ci, s'ajoute un cinquième volume conservé en mains privées à Lyon et resté complètement inédit. Ces sources majeures comptent parmi les découvertes les plus heureuses de cette étude. Il en va de même des dessins du voyage en Grèce et en Orient³⁶. Aux trois relations que publie l'architecte en 1846, 1849 et 1858, s'ajoutent deux volumes de planches, un portfolio de Jean-Michel Dalgabio (1788-1852), conservé dans les collections de la Société académique d'architecture de Lyon et publié en 2002³⁷ ainsi que le récit publié par Étienne Rey (1789-1867) en 1867³⁸, sans compter un volume de calques réalisés par Chenavard d'après les dessins de Rey, accompagnés de plusieurs pièces exécutées d'après les croquis de Dalgabio et d'André Couchaud³⁹. On peut s'étonner qu'une matière d'une telle qualité, comptant plusieurs milliers de feuilles, n'ait jamais été vraiment exploitée, comme si l'importance de l'entreprise avait dissuadé les meilleures volontés. Une même remarque s'impose à propos de l'abondance des sources d'archives publiques.

L'ampleur des défis relevés par les maîtres d'œuvre de la génération de Chenavard force l'admiration. Jusqu'à l'aube du Second Empire, l'homme des Lumières dresse les plans des équipements qui façonneront l'espace urbain

de la société postrévolutionnaire : palais de Justice, prisons, théâtres, basiliques modernes, fontaines publiques et cimetières, sans compter l'appropriation des vestiges du *monasticum gallicanum* et la remise en état des édifices culturels auxquels le Concordat offrira bientôt une seconde vie. En ces temps troubles qui voient se succéder les révolutions et les régimes politiques, témoin privilégié des incertitudes et des aspirations de son temps, l'architecte se mue en bâtisseur de la nouvelle France.

Notes

1. LANCE A., *Dictionnaire des architectes français*, Paris, V^{me} Morel et C^{ie}, 1872, t. 1, p. 143-144.
2. VAPERAU G., *Dictionnaire universel des contemporains*, Paris, Hachette, 1858, p. 387.
3. PENANRUN D. (DE), ROUX F. et DELAIRE E., *Les Architectes élèves de l'École des beaux-arts 1783-1907*, Paris, Librairie de la Construction moderne, 1895, p. 213.
4. Il semble au demeurant qu'aucun lien de parenté ne soit attesté entre Antoine-Marie et Paul-Marc Joseph Chenavard, jusqu'à la troisième génération. Bruno Mottin en fait notamment la démonstration (*Les Monuments funéraires d'Antoine-Marie Chenavard 1787-1883*, maîtrise, histoire de l'art, université Lumière Lyon 2, 1981, t. I, p. 337).
5. CALVIGNAC M.-H., « Claude-Aimé Chenavard, décorateur et ornemaniste », *Histoire de l'art*, n° 16, 1991, p. 41-53.
6. Arch. nat. AJ⁵²/506, 796, 947.
7. ROIDOT-DELÉAGE J., *M. Chenavard et ses œuvres*, notice lue à la Société Éduenne, Autun, Michel Dejussieu, 1861, 41 p., rééd. sous le titre « Étude sur les œuvres et les travaux de M. Chenavard, architecte lyonnais », *Revue du Lyonnais*, 2^e série, t. XXIV, 1862, p. 396-406, p. 424-437.
8. ANONYME, [BLANCHON J.], « Antoine-Marie Chenavard », *L'Écho de Fourvière*, 5 janvier 1884, p. 11-12.
9. « Échos et nouvelles – M. Chenavard », coupure de presse non identifiée communiquée par Jean-Louis Mestrallet.
10. LOUVIER A., COQUET A., « Programme du concours d'architecture pour l'année 1884 », *Annales de la Société académique d'architecture de Lyon*, t. VIII, 1883-1884 & 1885-1886, Lyon, Mougin-Rusand, 1887, p. lxxix-lxxxij.
11. LUCAS C., *A.-M. Chenavard, sa vie, ses œuvres*, Paris, 1884, 16 p.
12. Arch. nat. F⁷⁰115. Chenavard est décoré de la Légion d'honneur (décret du 14 août 1862) à l'initiative de la Société académique d'architecture de Lyon.
13. DUFIEUX P., *Le Mythe de la primatie des Gaules. Pierre Bossan (1814-1888) et l'architecture religieuse en Lyonnais au XIX^e siècle*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 2004, 311 p.
14. TISSEUR C., « Antoine Chenavard », discours de réception à l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Lyon, 21 juin 1887, Lyon, Henri Georg, 1887, p. 1.
15. DURAND D., *Le Grand Théâtre de Lyon: ses ancêtres, son histoire, sa physiologie, sa vie*, maîtrise, histoire de l'art, université Lumière Lyon 2, 1979, 2 vol.; MOTTIN B., *Les Monuments funéraires d'Antoine-Marie Chenavard 1787-1883*, op. cit.; ELPINIKI G., *Voyage en Grèce et dans le Levant d'Antoine-Marie Chenavard*, DEA, histoire de l'art, université Lumière Lyon 2, 1993, 1 vol.; MOSSIÈRE J.-C., *Lyon et l'Hellénisme dans la première moitié du XIX^e siècle*, thèse de doctorat, université Lumière Lyon 2, 1995, 2 vol.

16. *Catalogue des bibliothèques de feu M. A.-M. Chenavard, de feu M. Rivière architecte et de M. Vaganay, antiquaire à Lyon, plus le médaillier de M. Chenavard*, Lyon, vente aux enchères publiques, hôtel des ventes, 20 mai 1890, Lyon, Louis Brun, 1890, 120 p., [p. 1-68 et p. 117-120].
17. Arch. dép. Rhône, 3E non coté, archives de maître Mestrallet, testament d'A.-M. Chenavard, 17 février 1882.
18. Bibl. mun. Lyon, SJ AK 450/32, *Architecture ou Art de bien bâtir*, mis de latin en François par Ian Martin, secrétaire de monseigneur le cardinal de Lenoncourt, Paris, Jacques Gazeau, 1547, 156-44 p.; Bibl. mun. Lyon, Chomarat 4278, *Dissertation sur l'emplacement du Temple d'Auguste au confluent du Rhône et de la Saône* de Martin-Daussigny parue chez Boitel en 1848 et du même auteur, Bibl. mun. Lyon, Chomarat 4279, *Notice sur la découverte des restes de l'Autel d'Auguste à Lyon*, Lyon, Vingtrinier, 1863, 30 p.
19. Bibl. mun. Lyon, Ms. PA 327, lettres adressées à A.-M. Chenavard architecte, rangées par ordre alphabétique, 3 vol. Citons encore le recueil de dessins réunis par son gendre Louvier et donné à la bibliothèque du Palais des arts à une date indéterminée. Bibl. mun. Lyon, Ms. 6259, recueil de dessins d'architecture, 44 pl.
20. HARDOUIN-FUGIER É., « Le recueil des lettres de A.-M. Chenavard, architecte (1787-1883) à la Bibliothèque municipale de Lyon », *Gazette des Beaux-Arts*, février 1985, p. 61-74. Ces volumes de lettres ont été remis à la Bibliothèque municipale de Lyon vers 1960.
21. HARDOUIN-FUGIER É., « Ingres et Antoine-Marie Chenavard, architecte (1787-1883) », *Bulletin du Musée Ingres*, Montauban, n° 49, décembre 1982, p. 59-69.
22. BARD J., « Notice sur Jean Pollet », *Revue du Lyonnais*, 1^{re} série, t. II, 1839, p. 116-119.
23. DUFIEUX P., « Un néo-gothique fantastique : Antoine-Marie Chenavard et la cathédrale de Belley », *Livraisons d'histoire de l'architecture*, n° 18, 2009, p. 77-92.
24. *Le Gothique retrouvé avant Viollet-le-Duc*, Paris, Caisse nationale des monuments historiques et des sites, 1979, 168 p.
25. Les principales sources concernant Debret sont liées aux travaux de Jean-Michel Leniaud : « Une simple querelle de clocher ? Viollet-le-Duc à Saint-Denis (1846) », *Revue de l'art*, 1993, n° 101, p. 17-28; *Les Cathédrales au XIX^e siècle. Étude sur le service des édifices diocésains*, Paris, Economica, 1994, 984 p.; *Saint-Denis de 1760 à nos jours*, Paris, Gallimard-Julliard, 1996, 360 p.; « François Debret et Félix Duban », FOUICART B. (dir.), *Félix Duban, les couleurs de l'architecte 1798-1870*, actes du colloque qui s'est tenu les 21 et 22 septembre 1996, Blois, Maisonneuve & Larose, 2001, p. 51-62; LENIAUD J.-M., *La Basilique royale de Saint-Denis*, Paris, Picard, 2012, 207 p.
26. LENIAUD J.-M., « L'achèvement de la cathédrale de Nantes (1835-1904) », *Bulletin de la Société archéologique et historique de Nantes et de la Loire-inférieure*, 1987, p. 229-279; « Les tribulations d'une cathédrale : l'achèvement de Saint-Pierre-de-Nantes au XIX^e siècle », *303*, 21, 1989, p. 9-23; « L'achèvement de la cathédrale de Nantes : au bout de l'utopie », *303*, 70, 2001, p. 30-35.
27. BARIDON M., *Le Gothique des Lumières*, suivi de *La Redécouverte du gothique* par Arthur O. Lovejoy, [traduction française de Marie-Odile Bernez], Brionne, Gérard Monfort, 1991, 164 p.
28. HITTORFF J.-L., *Architecture moderne de la Sicile ou recueil des plus beaux monuments religieux et des édifices publics et particuliers, les plus remarquables des principales villes de la Sicile*, Paris, 1835, 64 p., 75 pl.
29. Bibl. mun. Lyon, Ms. 6189.
30. HANCARVILLE P.-F. H. (D'), *Monumens de la vie privée des douze Césars, d'après une suite de pierres gravées sous leur règne*, XII-196 p.
31. HANCARVILLE P.-F. H. (D'), *Collection des antiquités du cabinet de Sir William Hamilton*, 550 p., 13 pl.
32. Paris, Bibl. de l'INHA, coll. Doucet, Ms. 703 (1, 2, 3, 4). Joseph Berger, petit-neveu de Chenavard, se verra léguer ces quatre volumes, entrés à une date inconnue dans les collections de la Bibliothèque d'art et d'archéologie.
33. Élève de Percier, Anne-Jean Moutier est admis à l'École des beaux-arts de Paris en 1808. Architecte des Bâtiments civils et architecte en chef de la Ville de Paris, il est l'auteur de l'église de Saint-Germain-en-Laye (avec Malpièce) et de la prison de Cherbourg. PENANRUN D. (DE), ROUX F. et DELAIRE E., *Les Architectes élèves de l'École des beaux-arts 1783-1907*, *op. cit.*, p. 355.
34. Élève de Percier et de Perdureau à l'École des beaux-arts de Paris, prix d'émulation 1816 (*Poste de télégraphe*), il est architecte de la Ville de Paris en 1825 et inspecteur pour la restauration de la Sorbonne, architecte de l'École gratuite de dessin (1838-1843) et de l'École nationale supérieure des Mines de Paris (1838-1848), auteur de la gare de l'Est [embarcadère de Strasbourg], construite en 1849 avec l'ingénieur Pierre de Sermet, *ibid.*, p. 251.
35. Élève de son père, Pierre-Louis Van Cleemputte, et de Percier, admis à l'École des beaux-arts de Paris en 1816, 1^{re} classe en 1819, logiste, il est l'auteur des palais de Justice de Saint-Lô et de Valognes dans la Manche, de l'hôtel de ville et de la prison de Coutances (Manche), du tribunal de commerce de Granville (Manche), de la prison de Montain (Jura), de la caserne du Mont Saint-Michel (Manche), du théâtre de Valognes et du lazaret de Saint-Waast (Nord), *ibid.*, p. 419.
36. L'inventaire des dessins du voyage en Grèce et dans le Levant a été établi par Jean-Claude Mossière, *op. cit.*, vol. 2, 321 p.
37. *Dalgabio Lyon-Athènes-Constantinople. Les dessins du voyage de 1843*, Centre d'études foréziennes, René Georges-Stéphane Bachès, université de Saint-Étienne, Société académique d'architecture de Lyon, 2002, 295 p.
38. *Voyage pittoresque en Grèce et dans le Levant fait en 1843-1844 par É. Rey, peintre & A. Chenavard, architecte et Dalgabio, architecte, journal de voyage, dessins et planches lithographiées par Étienne Rey*, Lyon, Louis Perrin, 1867, 2 vol.
39. Bibl. mun. Lyon, Ms. 6670, *Dessins du voyage en Grèce et dans le Levant par Ant. M. Chenavard architecte, professeur à l'École des beaux-arts de Lyon en MDCCCXLIII et MDCCCXLIV*, XLIII pl.